Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 43

Artikel: On prend son plaisir...
Autor: Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217532

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

60me ANNEE — N° 43. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 28 octobre 1922.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

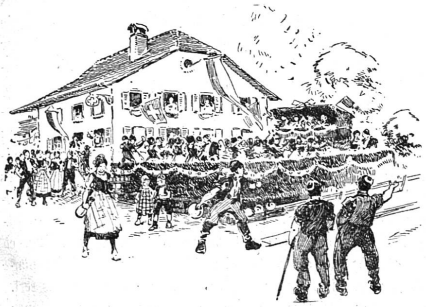
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON PREND SON PLAISIR...

UN pasteur du canton se plaignait un jour, à moi, de l'attitude trop vieillotte de la jeunesse et déclarait que les garçons, pas plus que les filles, ne savaient s'amuser. Oh ! entendons-nous s'il vous plaît et ne croyez pas que je prenne comme amusement les longues séances de pinte — pour les uns — ou de bavardage — pour les unes. — De cela je ne parle pas, car les habitudes de l'heure actuelle ont implanté dans nos mœurs la fréquentation — pour ainsi dire obligatoire et ininterrompue — du cabaret.

Jadis, avant seize ans révolus, chez nous, un garçon n'eût certes pas osé franchir le seuil de la pinte, et encore moins se promener dans la rue, une pipe à la bouche. On buvait de l'eau claire, parfois un verre à la cave avec le père, et l'on fumait des feuilles de noyer dans des troncs de choux en gardant les vaches.

Mais les temps sont changés. Le progrès a envahi la campagne, apportant les *jupes courtes* aux filles et le *Burrus coupe-fine* aux garçons. On rit moins, on « pose » volontiers, mais on n'en est pas plus sage.

Et nous jasions de tout cela avec M. le pasteur qui déplorait la disparition des costumes anciens.

— Si, au moins, disait-il, ces malheureux restaient jeunes, s'ils gardaient jusqu'à vingt ans quelques vestiges de l'enfance, mais non. Ils jouent au « papa », ils s'installent en maîtres, ils font au café plus de bruit que les hommes d'âge, et se fâchent tout rouge si la servante met une minute de trop à leur apporter le demi-litre ou les trois *décis*.

Cette boutade m'avait fait sourire, je la trouvais un peu dure, lorsque, à la dernière fête du village, je fus à même d'en constater l'exactitude. Sauf les joyeux qui, sur le pont de danse, s'en donnaient à loisir, sans souci de la fatigue et ne songeant qu'à la sauterie présente, les garçons, accoudés sur les tables de la pinte, vidaient verre sur verre et litre sur litre.

Pas de jeux, pas de courses, pas de vie, rien.

Un steeple chase de buveurs, ni plus, ni moins.

Naguère, nous nous divertissions à sauter dans des sacs, ou bien, les yeux bandés, un sabre en main, nous cherchions à frapper un phtisique canard suspendu assez haut à quelque ficelle, ou encore, nous installions un mât de cocagne. Les prix n'étaient pas éblouissants : une boucle de saucisse, un lapin, une vieille bouteille, parfois, — mais rarement — une montre en nickel. Et c'étaient des rires, des éclats de joie...

Obsédé un peu par ce souvenir, j'en ai dit quelques mots aux jeunes hommes vidant les verres. Les uns éludaient mes questions, les autres se retranchaient derrière une pauvreté relative qui, si elle leur défendait les distractions « relevées », leur permettait la dépense d'un vin à trois francs le litre ; enfin, l'un d'entre eux, plus catégorique, plus net, me dit, non sans une certaine ironie :

— Ma foi, Monsieur, on prend son plaisir où on le trouve.

Et j'ai déploré, moi aussi, que nos garçons « trouvent leur plaisir » à la pinte quand, sur la campagne toute fleurie, toute verdissante, le soleil d'été rutile.

Louis de la Boutique.

ONN' INSPECCHON

(Patois d'Aigle.)

I'ETAI on bî dzor de tsautein. Totè lè dzein pliontâvon les triñiê, et, dein lo velâdzo, on n'ouïvé que lo régent, que fasâi recordà l'aleçon à cliau tsancro de boubo. De tein z'en tein na siclaïe : l'en ètâi ion qu'attapâve n'a motcha ! Dedein la pinta drâi dèvant l'écoula, l'ai avâi dou farceu de Sainte-Cry, que l'avion fela de la bouetiqua, po sè retsaudâ y solet. L'étant vetu quemein di monsu, câ ve saidé que, per lé, lou z'ovrai gâgnon grô et que l'on touï preu d'orguet. Ein enteindai bouâilà lo régent, le plie rizolet sè met à fère :

— Gadzo qu'y vèze fère l'inspecchon de l'écoula.

— T'é pas fou !

— Ouai ma fâi, et l'est té que pâïerî l'icot.

Et vouâite mon coo que bâi on derrai ierro et que moda à l'écoûle.

— Bondzor Monsu lo régent ; vegne vo z'inspéta on boquenet.

— Oh, vo z'îte Monsu l'Ispéteur !

Lévâ-vo, beinda de mau l'élévâo que vo z'îte ! (çosse po lè z'einfans). Et le monsu lou z'interrodze sur la géographi ; le carcul, lè fâ recordâ le catsimô, tsantâ, en insurté ion que l'étai mônet, et l'en dé por fini : « Vo baillé condzi tant qu'à déman ! »

Adan l'invite lo régent à preindre on ierre avouè se n' ami que l'atteindâive à l'auberdzo, L'ai étâvon pâ dé fin menute que lo régent s'è maufiâ d'oquie, et 'la fotu le camp en desein que l'ètâi pressâ.

Lou dou gaillâ n'ont pâ arrètâ de bairé por tot cein, et, quan son partis, cambeliâvon, se teniaivon per le bré et lou tsapé y bé dé leu cannés.

Et lou bouébes, en lé veyein passâ se récriâvon :

— Vin vâire, Monsu l'Inspéteu que l'é fin chou.

E. R.

UNE BONNE RÉCLAME

LE souvenir de jeunesse que nous avons évoqué samedi dernier, sous le titre : « Autour du pressoir » nous en a rappelé un second, à peu près de même genre, et que voici :

C'était à l'occasion d'une exposition agricole, dans la halle de la viticulture, que terminait, à l'une de ses extrémités, le « carnotzet » ou, si vous aimez mieux, le pavillon de dégustation. Comme bien vous le pensez, ce n'était pas le coin le moins visité ni le moins animé de l'exposition. Là, debout devant le « zinc », la bouteille dans la main droite, le verre dans la main gauche, on dégustait nos crus les plus fameux ...et les autres aussi. Tous ou presque étaient représentés. Certains stands de cantons viticoles étaient naturellement les mieux achalandés. On avait mille peine à se faire servir. Il fallait user des coudes pour se frayer un chemin et approcher du comptoir. Entre 17 et 19 heures, c'est-à-dire un peu avant l'heure de fermeture, ce n'était plus la foule, c'était la cohue, la ruée, le rendez-vous général. Le bruit des bouchons qu'on faisait sauter et du choc des verres dominait le brouhaha des conversations. Grande était la gaîté et l'entrain, inlassable.

Quatre amis s'étaient réfugiés dans un angle de la salle et dégustaient de compagnie un de nos crus les plus réputés. Trois d'entre eux avaient chacun sa bouteille et son verre ; le quatrième n'avait que le verre.

La conversation était très animée et les verres se vidaient sans cesse. Ah ! certes, les gosiers n'étaient pas secs.

Quand les trois bouteilles furent bues, le quatrième partenaire, représentant d'un vignoble de « petite marque », voulut, lui aussi, offrir sa bouteille.

— Seulement, ajouta-t-il, en faisant cette proposition, vous comprendrez, Messieurs, que je ne puis décemment vous offrir un cru autre que celui dont je suis l'honorable représentant.

A ces mots, un sourire amer et furtif s'esquissa sur les lèvres des trois autres dégustateurs, qui cherchèrent en vain à se dérober à l'invitation. Il fallut s'incliner.

Le représentant alla chercher une bouteille de son vin, que décorait une superbe étiquette décoloriée et portant le nom du clos en question. Nous ne divulguerons pas ce nom, crainte de lui faire de la réclame.

— Eh bien, Messieurs, à votre santé, fit le représentant, en avançant le bras pour trinquer.

— A la vôtre !

— Bonne santé !

— Prosit !

Il y avait un mauvais moment à passer. Bien que les verres ne firent qu'effleurer les lèvres, une grimace se dessina instantanément sur les visages des trois invités du représentant.

Les verres ne se vidaient pas. La conversation languissait.

— Allons, Messieurs, buvez !

— Merci, merci. Diable ! on n'est pas à jeun.

Un second effort, une seconde grimace, et les verres se vidèrent à demi.

— Il va sans dire que ce n'est pas là un vin comparable à celui que nous avons bu avant. C'est un bon « petit vin ». Nous y sommes habitués. Il n'est pas méchant. A votre santé !...

Les verres se choquèrent silencieusement et ce fut tout.

— Ah ! bast, fit alors le représentant, je vois qu'il ne vous va pas, laissez-moi ces verres. Nous allons prendre une bouteille du précédent.

J. M.